

Moins chinois qu'il ne semble!

Autor(en): **Rogivue, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **58 (1963)**

Heft 3-fr

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-173871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

suisse-allemand et de leur présenter quelques textes, non de le leur enseigner pour qu'ils soient capables de le parler.

En guise de conclusion, voici comment le *Bund Schwyzertütsch* formule sa position:

La dualité dialecte/langue écrite est pour la Suisse allemande un patrimoine un bienfait, et dicte un devoir:

un patrimoine, depuis le jour où grâce à Luther le nouveau haut-allemand est devenu la langue écrite superposée à tous les dialectes germaniques;

un bienfait, parce que tout Suisse allemand a d'une part, par la langue écrite, accès au vaste monde et à une littérature éminente, et, d'autre part, par son dialecte, est enraciné dans sa terre maternelle;

un devoir, celui de respecter également l'une et l'autre forme de la langue allemande, et en particulier de maintenir et de cultiver les dialectes dans leur variété et dans leur vitalité.

Léopold Gautier

Moins chinois qu'il ne semble!

Consulté par un jeune Genevois désireux de perfectionner, disait-il, son allemand à Zurich, un Vaudois que je connais bien répondit assez vivement par cette boutade: «A part Radio Beromünster et les leçons que vous prendrez en ville, vous n'aurez guère l'occasion d'entendre et de parler l'allemand et c'est plutôt votre français que vous pourrez améliorer – mais avez-vous pensé au dialecte?»

En fait, la plupart des Suisses allemands n'aiment guère parler la langue qu'ils écrivent et qu'ils lisent – le «bon allemand» – et ils n'aiment pas non plus écrire ni même lire celle qu'ils parlent, à savoir leur dialecte local. Tel est le paradoxe linguistique dont ils réussissent à s'accommoder. Le «Schriftdeutsch» est pour eux une langue de culture apprise à l'école et leur attachement au dialecte est commandé par leur besoin d'autonomie spirituelle. Jusqu'à nouvel ordre, le plus souvent, il est donc vain de s'attendre à ce que nos Confédérés parlent bon allemand avec nous, comme de bons apôtres le préconisent. Leur instinct y répugne. Ils préfèrent employer avec nous le français, en manière de politesse, et il ne leur déplaît pas de manifester qu'en bons Suisses ils sont capables de tenir leur partie dans cette langue, qu'ils aiment.

Les Romands fraîchement débarqués acceptent en général cette solution de facilité dès qu'ils voient que le bon allemand n'est pas de saison. Ce n'est toutefois qu'un compromis aussi peu satisfaisant pour les uns que pour les autres, bon tout au plus pour un premier accueil. Admettre l'usage habituel du français dans nos relations avec les «indigènes» engage en effet le Suisse romand dans une aventure périlleuse, pour peu qu'il prolonge son séjour en terre alémanique. C'est consentir à ne jamais connaître les habitants de ces parages autrement que par le moyen d'un langage trop souvent approximatif qui convient mal à leur naturel. De là résultent des malentendus, des appréciations sommaires et blessantes portées par des ignorants sur les Suisses allemands et la Suisse allemande en général. Ne parler que français au bord du Rhin, de l'Aar, de la Reuss ou de la Limmat, c'est aussi renoncer à fréquenter les enfants du cru et même, si l'on s'est établi sur place pour de bon, se condamner plus tard à ne plus comprendre ses propres enfants qu'à moitié.

Le français que nous autres Romands parlons entre nous a de quoi surprendre un Suisse allemand qui ne nous fréquente pas depuis longtemps. Pour améliorer nos chances d'être compris, nous nous appliquons sans même nous en douter à n'employer qu'une langue dépouillée de toute nuance, un petit nègre dérisoire. Il nous

faut aussi modérer notre débit, car nous parlons trop vite pour des esprits accoutumés à un rythme en général modéré. Là encore, les malentendus sont fréquents et on ne les remarque pas tous, ni tout de suite.

Reste l'adoption du dialecte. Son emploi avec les Suisses romands se heurte cependant à de gros obstacles. Du côté suisse allemand, on admet avec raison que le compatriote arrivant de Suisse romande ne comprendrait pas d'emblée une façon de s'exprimer que l'on considère un peu comme une habitude de famille, une langue que l'on ne cultive du reste guère, que l'école publique tient en petite estime et qui ne s'enseigne nulle part, ou peu s'en faut. C'est donc tout naturellement au français que l'on a recours, sans penser à mal.

Du côté romand, c'est surtout une grande naïveté qui freine les premiers pas du nouveau venu. Il s'effarouche à l'idée de devoir prendre au sérieux un langage qui lui semble grossier et de contraindre son gosier à émettre des sons inaccoutumés. Pourtant, quand une discussion d'affaires, une réception, une excursion ou la pratique d'un sport réunit Romands et Confédérés, le seul fait d'être en marge de la langue usuelle du pays le met nettement en état d'infériorité. Il décide alors, pour se dégager de cette situation humiliante, de se familiariser enfin avec cet étrange idiome et tout d'abord de le parler si peu que ce soit. L'un ne va pas sans l'autre. Mais ses belles intentions s'émeussent bientôt devant la passivité de ses interlocuteurs, dont aucun ne paraît disposé à lui tendre la perche pour le tirer d'embarras.

De nombreux Romands sont d'ailleurs rebutés par le fait qu'en Suisse allemande langue et culture sont en somme étrangères l'une à l'autre, et comme ils ne possèdent pas la clef qui leur permettrait de voir plus clair dans l'intimité des gens du pays il leur arrive de les regarder d'un peu trop haut et d'accuser la distance, sinon de s'isoler. Résolus à tirer bon parti de leur connaissance du français ou de capacités techniques particulières au service d'une entreprise locale, ils sont tentés de vivre sans plus se préoccuper de leur entourage suisse allemand, repliés sur l'une ou l'autre des sociétés romandes qui prospèrent en ces lieux. Par crainte de se laisser assimiler, ils ne font rien pour s'adapter en élargissant leur horizon. Puisque tant sur le plan professionnel que dans leurs relations sociales le français a l'air de leur suffire et que quelques personnes, peut-être, sont disposées à parler bon allemand avec eux, ils tournent résolument le dos au dialecte, si grand que puisse être son rôle dans la vie courante. Et personne ne tiendra rigueur à qui préfère vivre en ermite.

D'autres aimeraient pourtant trouver ici ce que l'on a appelé leur intégration sociale, s'intéresser au milieu alémanique où ils évoluent, c'est-à-dire percer tout d'abord le mur que le dialecte dresse partout devant eux. C'est à nos Confédérés qu'il appartient de répondre à cette ambition. Leur rôle consisterait en premier lieu à faire ressortir les multiples avantages d'une initiation rapide au dialecte courant, puis à rassurer le « candidat » en lui montrant que cette langue peut bel et bien s'apprendre comme n'importe quelle autre, d'autant plus facilement que l'on connaît déjà plus ou moins le bon allemand.

Les dialectes alémaniques ne sont nullement une corruption du bon allemand et ils ne sont pas davantage un jargon rustique, un patois de petites gens. Ils possèdent chacun des titres d'ancienne noblesse, un vocabulaire, une grammaire et une syntaxe, une littérature en prose et en vers. Voilà ce qu'il faudrait mettre en évidence, bien que rares soient les Suisses romands qui pousseront leur effort au point de pouvoir goûter, comme feu Charly Clerc, les meilleures de ces œuvres.

Sans doute aussi le dialecte de chaque région se distingue-t-il par certaines particularités, mais c'est plus souvent une « langue omnibus », une langue passe-partout que tout le monde emploie dans le cours ordinaire de la vie, à tous les échelons de la société. C'est elle qu'il suffit tout d'abord de comprendre et de parler tant soit peu, assez pour rompre la glace avec les gens du pays. L'essentiel serait donc d'encourager les Romands de bonne volonté à aborder sans plus tarder une tâche qui n'est nullement sur-

humaine, en leur offrant un petit bagage d'expressions utilisables de suite, en leur faisant lire à haute voix et répéter sans relâche des textes enfantins ou des extraits du «Nebelspalter», pour leur délier la langue. S'il est à la rigueur possible d'apprendre quelques bribes de dialecte par l'oreille et par l'usage, à la façon des ouvriers italiens, c'est une tâche ingrate qui ne mène pas loin. Un minimum d'étude systématique avec l'appui dévoué d'un camarade et le secours d'un petit manuel – il en existe plusieurs – est infiniment préférable, tant que l'on ne peut fréquenter un cours élémentaire.

Les gens du pays s'apercevront bientôt que notre Suisse romand comprend quelque peu le dialecte local et s'applique déjà bravement à le parler, même mâtiné de bon allemand. Peu à peu, on se décidera à l'employer avec lui sans plus chercher à lui imposer le français en toute circonstance. On y verra une attention touchante, car être abordé en «Schwyzertütsch» par un Romand est un événement assez rare. L'intelligente collaboration de Suisses allemands prêts à lui faciliter l'acquisition d'un rudiment suffisant pour assurer un démarrage décisif permettra à notre néophyte de nouer et de cultiver des contacts normaux avec l'habitant, des relations plus libres avec des milieux où il ne pénétrerait guère sans cela; il se sentira plus à l'aise dès l'instant où il sera mieux à même de saisir les singularités du petit monde où il vit. Nul doute qu'il n'éprouve alors qu'il a tout à gagner à connaître la véritable figure de ses compatriotes, sans le masque du français ni de l'allemand.

Grâce au dialecte, le Romand qui a fondé un foyer de ce côté-ci de la Sarine accède notamment au niveau linguistique de ses enfants. Ce qu'il en sait soutient enfin, par comparaison, le bon allemand qu'il lit, qu'il entend et que parfois il emploie, car il le distinguera mieux du parler courant. Il ne saurait évidemment être question de river quiconque au dialecte, pas plus qu'à l'allemand. Selon les cas, l'un ou l'autre est à sa place. Le français, de même, n'est nullement à proscrire toujours entre Confédérés, mais il faut se souvenir que la langue employée dans nos relations quotidiennes détermine dans une large mesure le caractère de celles-ci et contribue non seulement à leur agrément mais aussi à la réussite ou à l'échec de nos entreprises. La pensée s'affine quand elle s'exprime sous la forme qui lui convient, et elle périclité lorsqu'elle bafouille. La langue est un facteur constitutif de l'esprit. Qu'il me soit donc permis, en guise de conclusion, d'adresser à mes amis de Suisse allemande un pressant appel :

Aidez les Romands de bonne volonté à franchir le seuil du dialecte, afin de les libérer de l'hypothèque qui pèse sur ceux qui vivent en étrangers dans leur propre pays. Renoncez, je vous en prie, à l'illusion que vous leur rendez le moindre service en parlant habituellement français avec eux. Quant à votre désir légitime d'exercer votre français, organisez des séances d'échange avec un ou plusieurs Romands.

On ne pourra plus dire, alors, que «le contact avec les Confédérés en dehors des affaires est difficile, même très difficile», comme me l'écrivait un correspondant. Et si étrange que cela puisse paraître, la meilleure défense à opposer à l'emprise du milieu alémanique dans ce qu'elle a de malsain est de saisir le taureau par les cornes en employant le dialecte avec l'habitant, car nous conserverons ainsi le contrôle de notre langue, le «bon français». Faites donc confiance, Amis lecteurs, à la complaisance de nos Confédérés. Tous ceux qui en ont fait l'expérience partagent ma conviction.

Edmond Rogivue